ordres religieux, et, si les vertus et les travaux de ses enfants continuent à lui mériter les bénédictions du Ciel, un grand avenir est réservé, en Allemagne, aux Oblats de Marie Immaculée.

Hünfeld, le 15 juillet 1908.

P. JEAN WALLENBORN, *O. M. I.*

SASKATCHEWAN

Rapport sur la mission Ste-Gertrude.

Pelican Narrovos, Sask.

Depuis longtemps les *Grandes Annales* n'ont rien dit sur la mission Sainte-Gertrude en Saskatchewan. Autrefois, tant que le R. P. Bonnald était ici, elles publiaient presque régulièrement tous les ans un beau rapport qui nous intéressait sur la vie laborieuse du missionnaire du lac Pélican. Le R. P. O. Charlebois avait suivi cet exemple par après, et c'était en 1902, je crois, qu'il faisait paraître son dernier compte rendu. Si, depuis lors, les *Grandes Annales* ont été muettes sur notre compte, je vais tout de suite les exonérer de tout blâme, en disant, sans chercher d'excuse, que toute la faute en est à moi.

A la suggestion du R. P. O Charlebois, et pour réparer un peu cette faute, je viens essayer, mon Révérend Père, de vous raconter en gros ce qui s'est fait ici durant ces cinq dernières années.

C'était au mois de mai 1903 que le R. P. O. Charlebois quittait le lac Pélican pour aller diriger la magnifique école

industrielle de Duck Lake, et me laissait seul ici pour prendre soin de la mission. Quinze mois après, en août 1904, le R. P. A. Watelle venait me tirer de la solitude et apportait à la mission le tribut de son dévouement et de son zèle. Malgré son peu de santé, ce bon Père voulut partager le ministère assez pénible de cette mission et il en prit sa bonne part. Mais une maladie de plus d'un mois qu'il fit au commencement de 1906 fit craindre à juste titre que ce bon Père ne pût supporter plus longtemps le pauvre régime et les fatigues inévitables du Nord. Aussi il fut appelé dans le mois de juin à aller porter le bénéfice de ses précieux talents dans une mission de la prairie où il y aurait moins de voyages à faire et où il pourrait avoir un régime moins primitif. Son successeur, le R. P. Guilloux, arriva ici deux mois après. Quittant la mission de Cumberland, où, à l'école du R. P. Boissin, il avait fait ses premières armes dans l'art de parler le Cris, il arrivait plein de zèle et de bonne volonté. Depuis bientôt deux ans qu'il est ici, il s'est perfectionné dans la maîtrise de la langue sauvage, et maintenant il travaille, voyage et prêche comme un vieux missionnaire.

C'est donc à trois, le R. P. A Watelle, le R. P. Guilloux et moi, que nous avons évangélisé les Cris du lac Pélican et des bords du Churchill pendant ces cinq dernières années.

Nous avons tâché de remplir aussi bien que possible le double ministère que le soin de cette mission exige encore aujourd'hui comme autrefois : ministère à poste fixe pour les gens de la place et ceux des alentours, — et ministère ambulant, par voyages, en canot ou en traîneaux à chiens, selon la saison, pour nos autres ouailles qui se trouvent au loin, à la ronde, jusqu'à concurrence de plus de 200 milles.

Le premier genre de ministère est aisé, nous le remplissons en nous reposant des fatigues du second.

Ce sont les voyages qui sont la partie pénible, coûteuse,

mais aussi la partie vitale de notre ministère. A cause des distances invraisemblables peut-être pour ceux qui ne sont pas habitués à nos pays, nos sauvages ne peuvent que rarement venir à la mission. Ils passeraient, au moins un grand nombre, des années et des années sans voir le prêtre, si celui-ci n'allait les voir. Pour les garder bons, fidèles, il nous faut aller les visiter, les voir dans leurs campements ou les rencontrer aux lieux fixés de rendez-vous.

Dans ces visites à domicile, j'ose dire qu'on leur fait beaucoup de bien. Ils profitent en général de la visite du Père pour accomplir leurs devoirs religieux, avec un empressement admirable. Beaucoup, qui ne pensent pas à se confesser s'ils viennent à la mission, s'empressent de le faire et très sincèrement quand le Père va chez eux. Ces visites ont un autre avantage qui nous met à même de connaître chaque famille, chaque membre de la famille, les besoins et le véritable état d'un chacun. Que d'occasions dangereuses disparaissent, que de querelles s'effacent et même n'ont pas lieu par le seul fait du passage du Père dans tel ou tel campement ! En un mot, la visite du Père est une mission pour chacun de nos bons sauvages, et conséquemment un voyage pour nous c'est une mission ambulante. Aussi nous en faisons toutes les fois que nous le croyons nécessaire et que nous le pouvons. Et c'est là, certainement, notre principal état de services.

Nous divisons l'année, à l'instar de la Compagnie de la baie d'Hudson, en deux saisons : la première qui commence en juin pour finir quand la glace arrive, c'est la saison du canot, des voyages en canot ; la seconde commence avec la neige et la glace pour finir aussi avee elles, vers le mois de juin à peu près, c'est la saison des traîneaux, des voyages en traîneaux à chiens. Voici le tableau de nos voyages, par années, les deux différents modes de locomotion réunis :

De juin 1903 à juin 1904, 11 voyages qui ont duré ensemble 140 jours et dont le total des distances parcourues est de 3.500 milles.

De juin 1904 à juin 1905, 12 voyages qui durèrent 192 jours et dont la distance au total fut de 4.200 milles.

De juin 1905 à juin 1906, 9 voyages d'une durée de 191 jours et d'une distance de 3.900 milles.

De juin 1906 à juin 1907, 11 voyages de 126 jours de durée et de 3.100 milles de distance dans l'ensemble.

De juin 1907 à juin 1908, 12 voyages d'une durée de 145 jours et d'une distance de 3.500 milles ensemble.

S'il est vrai, ailleurs qu'en Amérique aussi, que les chiffres ont une certaine éloquence, je leur laisse le soin de dire ce qu'ils savent des fatigues des bras et des jambes de ceux qui les ont comptés. Car, soit en canot, soit en traîneaux à chiens, on ne fait pas toujours du sept ni du six à l'heure, le plus souvent c'est du quatre et du trois, quelquefois il faut même se contenter du deux à l'heure.

Nous entreprenons un voyage, quelquefois, comme je l'ai dit, pour aller visiter des familles isolées, quelquefois pour aller voir des malades ou baptiser des enfants, mais le plus souvent c'est pour nous rendre à l'une ou à l'autre des trois places où nous avons une petite église : Pakitawagan, lac Larouge et Fort Nelson. A l'époque des grandes fêtes nous allons rencontrer nos gens dans ces lieux de rendez-vous pour leur permettre de s'approcher des Sacrements et, quelquefois, en été, pour leur procurer le bienfait de quelques jours de mission.

Le plus populeux de ces trois centres, c'est Pakitawagan, c'est aussi le meilleur, car il est exclusivement catholique sans mélange d'aucune secte. On y va régulièrement trois ou quatre fois par an.

Le lac Larouge est le moindre de tous par le nombre et aussi le plus récent. La petite poignée de catholiques qui étaient là désiraient depuis quelque temps d'avoir une église. On put leur procurer cette joie en juillet 1904. Grâce à l'habileté et au travail du bon Frère Labelle, qui vint de Prince-Albert pour cette circonstance, on leur bâtit une petite église en billots équarris, suffisamment grande pour

leur nombre et bien propre. On eut même la joie de voir trois protestants se convertir pendant qu'on bâtissait cette église. Simultanément, on construisait la double église.

C'est dans cet endroit, en janvier dernier, qu'il m'est arrivé de procéder à un mariage assez sommairement. J'avais passé là trois jours, et j'étais sur le point de laisser la place. Déjà mon jeune homme était parti avec le traîneau à chiens, emportant ma chapelle et les autres bagages. J'avais touché la main à mon petit monde et m'avançais déjà vers la porte, quand un jeune voyageur, qui s'en allait à Prince-Albert et qui avait déjà attelé son traîneau à chiens, lui aussi, rentra accompagné d'une jeune fille. Ils me dirent sans aucun préambule : Nous voulons nous marier. Je connaissais mon monde, c'était une occasion heureuse qui ne reviendrait pas, il fallait la prendre au vol. Arrivez, dis-je à mes deux fiancés, mettez-vous à genoux..., et là, sans surplis ni rituel, après avoir reçu leur consentement mutuel, je fis sur eux un signe de croix en disant le « Conjungo vos....., » et ce fut tout. C'est fait, leur dis-je, vous êtes mariés. C'est vite arrangé, chuchotait-on autour de moi Oui. Et les noces furent encore plus simples que le mariage. Après avoir donné une poignée de main à tous les assistants, le nouveau marié embrassa sa femme, prit son fouet et cria à ses chiens : marche ! Il partait en voyage à Prince-Albert ; c'était son voyage de noces, mais sans sa femme.

Pardon de cette digression ; je reviens à la suite de mes idées. Le troisième centre, Fort Nelson, est le seul que nous ne pouvons pas desservir convenablement à cause de la distance. C'est un voyage de 700 milles aller et retour. Nous sommes obligés de nous contenter d'y faire une seule visite par an, et c'est insuffisant. Il y a là-bas, à poste fixe, un ministre méthodiste ; et nos pauvres catholiques, harcelés par ses importunités, tracasseries ou présents, malgré eux, parfois succombent. Cependant, ils aiment la religion, et ils sont certes admirables dans leur

persévérance quand même. Ils voudraient avoir un Père chez eux, et c'est un Père qu'il faudrait leur donner. Avec un Père au milieu d'eux, le petit noyau catholique ferait boule et nous aurions une mission de plus acquise à notre sainte religion. Espérons que ce désir pourra être comblé bientôt.

Dans ce pays de religion mixte, nous avons souvent l'occasion de voir les ministres anglicans ici, au lac Pélican, et au lac Larouge, et méthodistes au Fort Nelson. On voit même presque chaque année le bishop anglican faire sa tournée de confirmation ou d'inspection. Entre eux et nous, il y a quelquefois un peu de politesse bienveillante, quoique le plus souvent froide et sèche, mais il n'y a jamais d'intimité.

Cette promiscuité de religion n'est pas une chose désirable certainement, car elle est une pierre d'achoppement pour beaucoup. C'est une contingence qu'il faut accepter. Mais la médaille a son beau côté quand même, car s'il n'y avait pas de protestants autour de nous, nous n'aurions pas la joie de voir de temps à autre quelque brebis égarée revenir au bercail. En 1903, nous pûmes enregistrer cinq conversions et abjurations, neuf en 1904, une en 1906 et cinq en 1907.

Cette manière, que la nécessité nous impose ici, de faire le ministère principalement à coup de voyages, occasionne évidemment beaucoup de dépenses. Autrefois, quand nos sauvages étaient moins dans la gêne, ils nous aidaient avec une petite dîme en fourrures. Maintenant, qu'ils sont trop pauvres pour faire cela en raison de la disparition des fourrures, la Providence nous a fait trouver une compensation dans un contrat moyennant lequel on nous fait gratis le transport de nos achats.

Pour terminer ce petit rapport, j'ajouterai que, malgré l'étendue de notre mission, les milles et milles carrés que nous avons à sillonner, nous avons à peine la population d'une petite paroisse en pays civilisé. Le pays de neige

n'est pas fécond, c'est à peine s'il peut nourrir ses rares habitants, si éparpillés et si éloignés les uns des autres cependant. Nous ne comptons dans tout ce vaste territoire que 350 catholiques environ. Mais ce sont des déshérités de ce monde, des pauvres, de ceux que notre Congrégation a reçus en partage à évangéliser, et nous les aimons. Et nous travaillons avec joie toujours à leur service, heureux si nous pouvons en faire de belles âmes agréables à Dieu.

M. ROSSIGNOL, *O M. I.*

TRANSVAAL-ORANGE

Rapport sur la Mission de Taungs.

Comme certaines circonstances m'ont procuré la chance, je devrais dire le bonheur de passer quelques semaines à la mission de Taungs et de voir de près le développement spirituel et matériel qu'elle a subi depuis sa fondation en dépit de difficultés de toutes sortes, j'ai pensé que quelques lignes sur cette intéressante mission ne pourraient que vous être agréables.

Taungs est encore la seule mission indigène dans le vicariat apostolique de Kimberley. Jusqu'ici la population catholique et européenne, qui peut s'élever à 3.000 âmes avec une population indienne de 350, a complètement absorbé l'activité du personnel du vicariat, si l'on en excepte le R. P. Porte qui, depuis douze ans, se dévoue à l'évangélisation des indigènes.

Taungs est situé à environ 85 milles de Kimberley et la mission à 4 milles de la gare du chemin de fer. La popu-